

## Prologue

Duché de Bretagne, fief de la baronnie de Crozon,  
22 décembre 1169

Le capitaine hurla ses ordres dans la confusion la plus totale et ils se perdirent dans les cris des assaillants. Il eut beau appeler à l'aide, nul ne pouvait lui répondre et il réalisa qu'il était le seul homme du baron encore valide. Un coup de hache asséné sur sa nuque ne lui laissa aucune chance. Il mourut en pensant que le baron serait bien seul face à ces enragés et ce comte si démoniaque.

Le château était en flammes et dans la nuit, l'incendie se voyait à des lieues. Plus personne ne sonnait le tocsin, les gens de maison avaient fui depuis longtemps et les gardes, trop peu nombreux, étaient tous morts ou si grièvement blessés qu'ils passèrent de vie à trépas en raison du froid qui aggravait leurs blessures. Ce fut l'hallali et quelques instants plus tard on n'entendit plus que le mugissement du brasier en train de réduire à néant les derniers bâtiments. Seuls les remparts et les tours résistèrent vaillamment mais le reste du château fut réduit en cendres ou à l'état de décombres inhabitables.

La baronnie de Crozon était la plus pauvre du comté, voire même celle qui rapportait le moins d'impôts et d'hommes au duché. Située à la pointe occidentale de la Bretagne, battue

par les vents et un océan souvent enragé, seuls des hommes rudes pouvaient y vivre. Le baron Erwan Hautefort de Crozon, puissant guerrier et seigneur réputé pour sa droiture comme son esprit de justice y régna de longues années, jusqu'à ce jour maudit.

Son épouse, Ivona, fut certainement la plus convoitée des baronnes. Jalosée pour avoir épousé un des meilleurs partis masculins du comté, enviée pour sa beauté personnelle comme son intelligence, elle fut surtout aimée pour la charité qu'elle sema au cours de sa vie, auprès des nobles comme des plus indigents. Quand elle croisait un mendiant, elle pouvait lui offrir son manteau, quitte à attraper froid et des engelures, sans se plaindre.

Leur disgrâce advint de sotte façon. Lors du tournoi organisé spécialement pour la foire automnale de Quimper, à quelques lieues du fief, le baron fut provoqué en duel singulier par le frère cadet du comte. Un rustre, sans foi ni loi, qui voulut se jouer d'Erwan, bien plus âgé et moins fort selon les apparences. Le baron n'était pas né de la dernière pluie et au premier assaut à cheval, il fit mordre la poussière au jeune et impétueux chevalier. Outre que cela provoqua l'hilarité générale de la foule présente, le jeune homme se réceptionna fort mal et dut abandonner le combat derechef. À la vilénie et la lâcheté, le chevalier ajouta l'outrecuidance de l'insulte puis la trahison en attaquant de dos le baron qui s'éloignait.

Au mouvement de la foule, Erwan comprit à temps et fit face au félon. D'un rapide coup d'estoc de sa lourde épée tenue à deux main, il se débarrassa de son adversaire, surpris par son réflexe et fauché par l'acier. Le coup d'épée fut si bien asséné qu'il s'en suivit une belle entaille au ventre, malgré la cote de mailles, large mais peu profonde. La foule hurla à la trahison

et l'émissaire de la duchesse de Bretagne en fut si outré qu'il rappela expressément à l'ordre le comte, lui demandant de jeter ce renégat, quel qu'il fut, au cul-de-basse-fosse vu son attitude insultante. L'événement provoqua un tel scandale que la nouvelle se répandit dans toute la Bretagne, le frère cadet du comte en fut ridiculisé et leur nom souillé.

Les comtes de Pleyben régnaient en maîtres absolus sur la pointe occidentale et méridionale bretonne, se considérant parfois hors d'atteinte de la justice des ducs et appliquant en tortionnaires leurs lois souvent iniques, manipulant les hommes, les actes et les titres de propriété pour étancher leur soif de possession et agrandir ainsi leur comté. Fort craints, ils étaient peu recommandables et toute la noblesse les détestait pour leur manque de savoir-vivre comme pour leurs fréquents parjures dont l'ignominie ne les étouffait guère.

Le comte actuel, Maden de Lornan, s'inscrivait parfaitement, si l'on pouvait dire ainsi, dans leur longue lignée et d'une sinistre façon, ajoutant le meurtre, les vols et autres pillages aux coutumes ancestrales de sa famille avec une frénésie et une joie qui frisaient la perfection.

Assis aux côtés de son frère aîné, l'abbé Briec de Lornan, ils regardèrent leur jeune frère se faire évacuer sur une civière et firent face aux admonestations de la foule comme du sénéchal envoyé par le duché. À leurs yeux, ne subsistait qu'une chose, l'affront fait à leur famille par ce petit baron misérable et sans-le-sou.

– Quelle honte pour notre famille! proclama à voix basse l'abbé en contemplant son frère d'un air furieux.

Maden eut un sursaut comme s'il sortait d'un songe et regarda son aîné.

– Je me laverai les mains dans le sang de ce baron, je te le promets et j'anéantirai sa famille.

Bien entendu, aucun des deux membres de cette sinistre fratrie ne releva le geste si vil et offensant de leur jeune frère. Ceci restait du domaine de la stricte normalité. Mais qu'un petit nobliau regimba, osa résister et pire, mit à mal un puissant de leur lignée en le frappant puis en le blessant, les vexa au plus haut point. Il en résulta beaucoup de haine et une terrible rancune.

Par malchance, le jeune frère décéda peu de temps après à cause d'une septicémie galopante qui l'emporta dans de fortes fièvres mais, avant d'expirer, il fit jurer vengeance à ses deux frères sur son lit de mort.

Pour parfaire l'injustice de ce qui allait advenir, Ivona Hautefort de Crozon, l'épouse du baron, avait pour raison de vivre une foi profonde et la volonté d'aider les pauvres et les mendiants. Ce qui finalement causa leur perte.

Elle créa donc, avec l'approbation et l'aide financière de son époux, un hôpital, refuge modeste mais efficace qui recevait les plus pauvres, leur offrait le gîte et le couvert comme des soins pour tous leurs maux, qu'ils furent physiques ou plus profonds, cachés au fond de leurs âmes.

Ainsi, il fut aisé au comte de réunir des témoins à charge, quelques vilains sans foi ni loi et de leur faire jurer que la baronne de Crozon avait commerce avec le diable, soignait souvent de façon miraculeuse des malades pourtant condamnés et nombreux furent ceux qui l'auraient vu prier le démon, totalement nue, les nuits de pleine lune dans les bois de leur fief. Que ne faisait-on pas en échange d'une simple écuelle de soupe ou d'une grâce accordée ?

Nul besoin de procès pour le comte qui avait droit de haute et basse justice sur ses terres. Pour être sûr ne pas commettre d'erreurs préjudiciables à son avenir, il fit envoyer un message

au palais ducal, contresigné par son frère abbé et quelques nobles à sa botte pour faire entériner son jugement.

Pour la duchesse, ce fut très simple. Malheureusement âgée de huit ans, le véritable pouvoir était entre les mains d'Henri II d'Angleterre et des courtisans vendus à sa maison qui constituaient l'essentiel de son entourage. La fillette se contentait alors de signer ou d'apposer un sceau sur des parchemins, en fermant les yeux, les oreilles ou même son cœur et la stricte obligation de ne jamais poser de questions.

La baronnie de Crozon était pauvre et n'envoyait au maximum qu'une douzaine d'hommes à l'ost lors des publications des bans de guerre alors que le comte de Pleyben la pourvoyait d'un millier de combattants, de nourriture et d'armes, par charrettes entières. On demanda donc à Constance de Bretagne, duchesse supposée, de rester ignorante et après avoir soigneusement jeté au feu la lettre annonçant les terribles événements, de ne pas se mêler de cette farce aux allures de tragédie. La conscience des grands était à la portée des plus riches et des plus calculateurs en cette sombre époque...

Cette nuit de décembre, trois jours avant Noël, la neige tombait doucement sur l'incendie qui s'éteignit peu à peu. Le vent glacial était effroyable mais, emmitouflés dans leurs manteaux de laine épaisse, les hommes du comte attendaient patiemment leurs ordres après avoir anéanti les derniers soldats du baron. Quant au comte et son frère abbé, tous deux de fort bonne humeur, leurs visages comme leurs corps dissimulés sous des fourrures, ils s'impatientsaient en savourant leur vengeance. La voix de Maden claqua comme un coup de fouet.

– Égorgez ce petit baron ainsi que ses bâtards et brûlez sa femme, cette sorcière répugnante! Allez, qu'on en finisse! Il me tarde de rentrer pour ripailler et fêter dignement cette victoire!

Le baron Erwan Hautefort de Crozon était cerné par une troupe importante et invoquer l'aide divine ne servirait à rien. En entendant la sentence, il recula et fit barrage, se mettant devant son épouse et leurs trois enfants terrifiés. Ils étaient frigorifiés car surpris dans leur sommeil, ils ne portaient qu'une chemise de nuit, peu épaisse.

Le baron comprit qu'il n'y aurait aucune grâce à espérer et récupéra une épée à terre. Seul face à trente hommes, le combat ne durerait pas longtemps. Il eut l'idée de tuer son épouse pour lui éviter les souffrances odieuses du bûcher mais verser le sang de celle qu'il avait toujours et tant aimée comme celui de ses enfants, était hors de ses forces.

– Par Dieu et pour Crozon! Sus à l'ennemi! hurla-t-il avec une vigueur qui fit peur à ses assaillants en lançant un assaut courageux et pourtant inutile.

La bataille était perdue d'avance et la neige autour de lui se teinta de sang très rapidement. Il emporta une poignée d'hommes avec lui avant qu'un lancier ne l'arrêta en le poignardant dans le dos et, comme à la curée, les autres se précipitèrent. Erwan tomba à genoux et jeta un dernier regard à sa femme qu'on emmenait déjà au bûcher, préparé à la hâte, semblant s'excuser de mourir si vite. Ce fut le comte en personne qui abrégéa ses souffrances en lui enfonçant sa dague, jusqu'à la garde, dans la gorge. Erwan eut un hoquet, vomissant son sang et chuta lourdement sur la terre gelée.

Les trois enfants prirent alors soudainement la fuite dans les bois attenants et quelques soldats se lancèrent à leur poursuite. Ivona fut attachée à une poutre plantée verticalement et en riant, les hommes arrachèrent sa chemise puis la recouvrirent de poix. Sans un mot, la baronne accepta son supplice et pria pour que ses enfants puissent échapper à une mort affreuse.

Mais Dieu n'entendit point ses suppliques et n'exauça aucune de ses prières si déchirantes.

Les premiers guerriers revinrent sans le corps de l'aîné, mais couverts de sang, les seconds traînaient le corps du puîné par les pieds avant de le jeter dans les fagots, aux pieds de sa mère qui hurla comme une bête, devenant subitement folle. Les derniers furent bredouilles et avouèrent que la cadette, une petite fille de sept ans leur avait échappé ce qui provoqua une colère noire chez le comte. Puis il se reprit, affichant un regard rempli de haine.

– Je vais me faire plaisir, maintenant, dit-il avec un sourire sadique.

Maden saisit une torche et vint lui-même allumer le feu qui embrasa le bois, attisé par la poix et le vent qui soufflait. La puanteur de la chair grillée de l'enfant commença à atteindre ses narines alors il fit reculer son cheval pour prendre aussi de la distance avec la chaleur qui devint rapidement insoutenable. Les flammes gagnèrent rapidement la baronne qui serrait rageusement les dents pour ne pas hurler.

Au silence qui se fit dans sa troupe qui jusqu'alors riait de bon cœur, le comte tourna la tête et stupéfait, vit la petite Maelys, bien vivante et sans peur, s'approcher du bûcher comme un fantôme, faisant peur à ses hommes. En effet, la petite rescapée, aux longs cheveux blonds ébouriffés par le blizzard, cheminait pieds nus dans la neige, sa chemise blanche déchirée et tachée de sang flottant autour d'elle. Elle tenait à deux mains son crucifix en or offert par son père en cadeau de baptême. Le même que ses frères et sa mère, comme si l'objet avait eu la force surnaturelle de repousser leurs assassins.

L'enfant de sept ans avançait, courageuse et même leur nombre ne lui fit pas peur. Dans ses yeux bleus régnait une

redoutable détermination qui fit s'écarter les soldats pourtant rompus à la guerre et à de plus redoutables adversaires.

Dans un silence mortel, Maelys arriva et tomba à genoux devant le brasier où sa mère disparaissait maintenant dans d'horribles flammes gigantesques. Quelques mèches de ses cheveux prirent feu mais elle resta plantée là et joignit ses mains pour prier sans quitter la baronne des yeux. Sa mère releva la tête et voulut lui parler mais le feu la dévorait si ardemment qu'elle ne put prononcer le moindre mot et mourut sans un cri, son visage retombant sur sa poitrine.

– Saisissez-vous de cette morveuse et jetez-la au feu!

Une ombre arriva en courant et s'interposa, manquant de chuter sur le sol verglacé. Le comte reconnut sans mal Guillaume, un jeune moine de l'abbaye de Crozon, proche du château et que le baron venait d'installer comme abbé, investiture à laquelle il avait assisté il y a peu de temps.

– Messire comte! Un enfant ne doit pas payer les erreurs de ses parents! hurla-t-il en faisant face aux soldats qui s'approchaient.

Guillaume avait vingt-cinq ans et malgré sa jeunesse, c'est par son intelligence qu'il obtint la charge si convoitée par ses aînés. Ami proche du baron, confesseur de son épouse, il avait procédé aux baptêmes des trois enfants et, en découvrant le ciel rougi par l'incendie, il n'avait pas pris le temps de seller sa mule. C'est au pas de charge qu'il avait parcouru la lieue qui le séparait du drame. Ayant vite repris son souffle il pointa du doigt son homologue, le frère aîné du comte qui le toisait de haut.

– Messire abbé, vous le savez bien ou vous devriez le savoir! Dans un procès en sorcellerie, quelle soit la faute reprochée, on ne condamne pas les enfants pour les crimes commis par leurs parents, qu'ils soient prouvés ou non! s'exclama-t-il avec ferveur.



Dernier rempart entre la soldatesque et l'enfant toujours en prières dans son dos et insouciant du danger qui approchait, Guillaume songea qu'il ferait bien de recommander son âme à Dieu car il tenait tête au pire des nobles du duché. Et un moine de plus ou de moins, quand on vient d'anéantir une famille entière de nobles, quelle différence cela ferait-il ?

Maden le contempla et finit par éclater de rire.

– Après tout ce n'est qu'uneourgandine de sept ans. Garde-la, abbé de pacotille ! Nourris-la et fais-en ce que bon te semble. Il paraît qu'à cet âge, certains moines sont friands de la chair des jeunes vierges toutes fraîches ! Allez ! Partons ! ordonna-t-il avant de faire demi-tour, suivi par son frère et sa troupe à pied.

Guillaume transpirait à grosses gouttes, non par la proximité du bûcher mais bien de peur. Homme d'église, la science des armes et les combats étaient si loin de ses prérogatives que défier un homme comme le comte relevait pour lui de la plus extrême bravoure. Quoi qu'il en fut, il ne pouvait pas laisser Maelys se faire tuer sans réagir.

Alors qu'il releva l'enfant, toujours en prières et dont la peau virait au bleu sous l'assaut combiné du gel et du vent, elle lui échappa des bras et courut après la troupe en poussant un cri de rage.

– C'est pas vrai ! bougonna-t-il, relevant sa robe de bure pour lui courir après et tenter de la rattraper avant qu'elle ne fît une bêtise qui pourrait signer leurs deux arrêts de mort.

Trop tard, Maelys se planta devant le cheval du comte et l'arrêta. Elle releva son crucifix vers lui et tous l'entendirent.

– Je te maudis, comte de Pleyben. Toi, ton frère, ton épouse, tes enfants, toute ta famille et pour les siècles à venir. Je te maudis pour que tu meures dans des souffrances pires que celles des miens. Je te maudis et je me laverai les mains dans ton sang,

je t'arracherai la cervelle et donnerai ton cœur aux porcs. Je te maudis car je serai toujours dans ton ombre à guetter le meilleur moment et tu ne pourras plus jamais respirer sans penser à moi. Je te maudis et je le jure sur le Christ! Crève en enfer!

Et alors qu'elle reprenait son souffle, la petite fille s'approcha et cracha au visage du comte! Il fut si surpris et décontenancé, qu'il ne trouva aucune réplique suffisamment blessante et après s'être essuyé avec sa main gantée, se contenta de rire en se forçant un peu.

Maelys souriait aussi mais en affichant un sourire maléfique puis son rire cristallin jaillit, proche de la démence et elle fit frissonner de peur tous les adultes présents.

– Oui, vénérable comte de Pleyben, tu as raison de glousser! Profite de ce qui te reste à vivre pour rire et te livrer à tes exactions habituelles. Parce qu'en enfer, on ne rit pas! Et crois-moi, je t'y enverrai danser avec le diable un jour ou l'autre!

Maelys resta plantée là, fière, ses petites mains sur ses hanches et après avoir haussé les épaules, le comte fit avancer son destrier d'un coup de talon sec et la troupe s'éloigna au pas. Les soldats évitèrent soigneusement de toucher l'enfant en s'écartant d'elle, chacun se signant et baissant les yeux alors qu'elle les défiait, les uns après les autres du regard.

L'abbé Guillaume était stupéfait et laissa faire en voyant que le comte ne la tuerait pas. Une enfant de sept ans venait de tenir en échec une troupe armée de trente hommes, un abbé puissant et un comte sanguinaire. Alors qu'il approchait de l'enfant, Maelys regardait les assassins de sa famille s'éloigner et il l'entendit encore distinctement prononcer de terribles paroles.

– Oui, ris pendant que tu le peux encore. Tu es maudit à jamais! dit-elle, pointant un index accusateur qui ne tremblait pas alors que tous les feux de l'enfer luisaient dans ses prunelles dilatées et sombres.

Là-bas, Briec se retourna une dernière fois comme s'il avait pu l'entendre malgré la distance. Il refit un signe de croix en baissant la tête puis se ravisant, éperonna son cheval pour rejoindre son frère en tête de la troupe.

Les forces de Maelys l'abandonnèrent, malgré la haine qui l'habitait, et elle s'écroula sur place, comme un pantin désarticulé et sans vie. Sans un cri ou le moindre bruit.

Guillaume se précipita et eut vite fait son choix. Maelys était encore vivante et nécessitait des soins rapides en plus d'un abri et de chaleur. Il pourrait revenir plus tard donner une sépulture décente au reste de la famille. Il prit l'enfant contre lui et refit le chemin du retour au pas de course, à peine ralenti par ce fardeau si léger. Une charge qui pourtant deviendrait lourde avec les années à venir et un destin déjà marqué au fer rouge, car Guillaume assumera les responsabilités qui l'attendaient. Il se le jura tout en courant.

En effet, le baron Hautefort de Crozon avait fait de lui le parrain de la petite Maelys et il avait accepté sans se douter que quelques années après, la douloureuse mission prendrait corps de la sorte, en remplaçant ses parents assassinés. Il était tout jeune en ces temps de joie et le baron voulait faire de lui un chevalier alors qu'il ne visait qu'une chose : prendre la tonsure et l'habit pour se rapprocher de Dieu. Le baron avait respecté ses choix et payé ses études religieuses. Il lui devait ce qu'il était devenu et aujourd'hui, il ne restait plus que sa filleule dans ses bras. Guillaume en pleurait de rage et de tristesse.

Maintenant, il entendait mener sa tâche à bien. Quoi qu'il lui en coûtât car trahir la parole donnée serait une grande honte à ses yeux et il accéléra sa course dans la nuit.

La neige ensevelissait tout sous un manteau endeuillé de blanc et de sang mêlés. Quand Guillaume saisit la petite fille inconsciente et qu'il disparut en courant vers l'abbaye, la troupe des assassins était déjà loin. Les décombres fumants donnaient encore une lumière étrange et maléfique aux lieux. Silencieusement, des bois très proches, une silhouette se traîna jusqu'au cadavre du baron et resta un long moment à ses côtés puis, sans un bruit, le spectre s'éloigna, comme une ombre irréaliste, fit une brève halte devant le bûcher qui se consumait encore avant de disparaître dans la nuit obscure de l'hiver.

Le silence était sépulcral et même les oiseaux dérangés dans leur sommeil n'osèrent pas le briser. Parfois, c'était la nature qui s'inclinait devant la folie des hommes.

À peine essoufflé, l'abbé Guillaume fut ravi de voir ses frères inquiets venir à sa rencontre, le prieur en tête. Ils l'entourèrent et furent consternés en découvrant la petite Maelys dans ses bras.

– Mon Dieu! Guillaume, ne me dites pas que vous tenez là l'unique rescapée de la famille? demanda le prieur, le plus ancien de l'abbaye et le plus sage.

– Malheureusement si, avoua leur jeune abbé, les larmes aux yeux. Toute la famille a été exterminée par ce fourbe de comte. Il y a des fois, sincèrement, je me demande où se porte le regard de Dieu... marmonna-t-il.

Le prieur consterné, hocha la tête en pinçant les lèvres.

– Ne blasphémez point, messire abbé. La justice divine n'ignore jamais rien et ce n'est pas à nous d'en juger. Emportons vite cette enfant au chaud, son visage est tout bleu!

Les moines repartirent d'où ils venaient, Guillaume serrant contre lui, son trésor inanimé. En courant dans la neige qui ralentissait leur foulée, il ne put s'empêcher de songer avec colère que la justice divine était parfois incompréhensible et

que, plus simplement, c'était à se demander si cette justice existait vraiment, ce qu'il se garda bien de répéter à haute voix.

De retour à l'abbaye, les moines s'empressèrent de faire quérir une femme au village et appelèrent leur médecin. Le frère herboriste arriva en courant, en même temps qu'une vieille paysanne, une matrone au bon regard et l'air complètement affolé. La nouvelle s'était vite répandue et l'assassinat de leur baron, exemple de justice et de droiture, les affligeait profondément. Mais le plus urgent était pour le moment de soigner leur jeune et nouvelle baronne. Une petite fille, transie de froid, qui, du haut de ses sept ans, venait d'hériter du titre et des possessions familiales. Ou, tout du moins, ce qu'il en restait.

Guillaume, le prieur et quelques autres frères tenaient une réunion improvisée dans le couloir, face à la porte des cuisines. Seul endroit où le feu était consciencieusement entretenu, jour et nuit, faisant ainsi de cette salle, la plus chaude du monastère. Nulle femme n'aurait dû pénétrer en ces lieux mais, soigner une petite fille, qui aurait pu s'occuper d'elle parmi ces hommes ayant prononcé leurs vœux ?

Une heure après, la porte pivota enfin sur l'herboriste et il l'ouvrit en grand. Maelys, revenue à elle, sortit toute seule des cuisines, en marchant et sans trébucher, enveloppée dans une couverture épaisse. Quelques couleurs redonnaient un peu de vie à son visage émacié, porteur d'une fièvre inquiétante qu'on devinait dans son regard. Sans hésiter, elle se dirigea droit vers son parrain et lui prit la main.

– Mais que fais-tu Maelys, il faut te coucher et reprendre des forces, dit Guillaume, à voix basse, ravi malgré tout de la voir debout.

La petite fille leva vers lui ses grands yeux bleus.

– Mais parrain, il faut y aller. Tout de suite, répliqua-t-elle, très faiblement.

– Aller où ? insista Guillaume qui ne comprenait pas ce qu'elle voulait.

– Enterrer mes parents et mes frères. Je refuse qu'ils servent de pâture aux corbeaux et aux loups.

Elle l'entraîna vers la cour de l'abbaye plongée dans l'obscurité où la neige tombait toujours aussi abondante. Le froid était saisissant et Guillaume sachant l'entêtement de sa filleule, ne chercha pas à la convaincre. Après tout, n'était-elle pas devenue la baronne en titre ? Il donna des ordres et la fit monter sur une mule pour protéger ses pieds du froid mordant du gel, tout en la regardant de côté, inquiet de cette fièvre qui semblait la porter au-delà de ce qui était humainement possible. Tout au moins, à son âge et après avoir vécu la mort des siens dans de telles conditions.

Guillaume s'installa sur un muret à côté du château où la chaleur résiduelle de l'incendie réchauffait encore l'air glacial. Ainsi, Maelys et lui ne souffrirent pas trop du froid. Abandonnée dans ses bras, la petite fille serrait très fort son crucifix en or entre ses doigts bleuis tout en priant. Devant eux, les frères de l'abbé rassemblèrent les restes de sa famille. Le plus terrible fut les cadavres carbonisés de son jeune frère et de sa mère. L'abbé tenta bien de la soustraire à cette vision affreuse avant de renoncer mais Maelys insista, refusant de détourner les yeux.

Son père fut couché aux côtés de son épouse et de leur fils. Plusieurs moines partirent à la recherche du corps d'Arthur, son frère aîné, qu'ils avaient dû égorger dans les bois et qu'ils finiraient bien par trouver. Ils revinrent penauds vers leur abbé et lui montrèrent une chemise ensanglantée sur le devant à hauteur du col et, en raison de la température, déjà durcie comme du bois. Il ne fut pas difficile d'en déduire que l'enfant

de douze ans avait été égorgé dans la forêt puis abandonné et sûrement dévoré par des loups en meute, affamés par la disette hivernale.

– C’est tout ce que vous avez retrouvé de ce pauvre petit ? demanda Guillaume, la gorge serrée, effrayé par la signification de ses propres mots.

Ses mots éveillèrent complètement la petite fille qui somnolait dans ses bras.

– C’est la chemise d’Arthur, je la reconnais. Et lui, où est-il ? s’informa la petite fille sans chagrin ni colère dans la voix, ce qui acheva d’inquiéter l’abbé sur son éventuel déséquilibre.

– Et son crucifix en or comme le mien ? Vous ne l’avez pas retrouvé non plus ? dit-elle, il est attaché à une chaînette en or qu’il porte autour du cou, ajouta-t-elle de façon neutre.

Les moines secouèrent négativement la tête, presque honteux.

– Alors je mettrai en terre sa chemise et son âme restera à jamais dans mon cœur.

Le prieur, vieil homme ayant connu les horreurs du siècle, la contempla et sentit l’émotion le gagner. Il vit les larmes de son abbé et retint les siennes pour ne pas ajouter à la peine terrible que ces mots remplis d’amour fraternel venaient de susciter en eux.

Seul celui qui n’a jamais remué de terre en hiver pouvait ignorer ce qu’endurèrent ces braves moines qui creusèrent les quatre tombes, côte à côte et espacées de quelques pas. Ce fut un véritable calvaire ! Normalement, ils auraient dû reposer dans la chapelle du château mais celle-ci était encombrée par les débris du toit qui avait brûlé avant de s’effondrer, la rendant inaccessible. Ils décidèrent qu’un jour mais plus tard, ils feraient des travaux et redonneraient à leurs dépouilles le rang qu’elles méritaient.

Le comble de l'horreur fut atteint quand Maelys décida d'embrasser les cadavres pour un dernier adieu, sans retenue ni dégoût. Un linceul fut leur dernier hommage et très vite, ils reposèrent en cette terre que le baron chérissait tant. Maelys insista pour déposer elle-même et avec beaucoup d'amour, la chemise en lambeaux de son frère dans cette fosse si cruellement vide.

L'aube se leva sur un jour gris et sale, rempli de tristesse. Des paysans vinrent se mêler aux moines, puis tout les villageois arrivèrent avant que l'abbé Guillaume n'improvisa une messe en plein air, à proximité des quatre tombes maintenant recouvertes de lourdes pierres et surélevées par quatre croix grossières assemblées par le charpentier.

Le seigneur et sa famille étaient aimés par tous leurs gens et la douleur palpable en chacun. L'injustice était flagrante et le peuple clamait son chagrin et sa haine d'une seule voix.

Maelys alla à leur rencontre et, aussi faible et chétive qu'elle fut, leur tint un petit discours d'une voix faible qui les fit taire pour mieux l'entendre.

– Faites silence, bonnes gens! Mes parents et mes frères ont été assassinés par le comte, sans raison et sans procès! Soyez sûrs que je veillerai à tenir mon rang et je vous jure fidélité sur mon honneur. Comme mon bien-aimé père, je saurai vous protéger, étant votre nouvelle baronne et, à ce titre, j'obtiendrai justice si Dieu le veut et me prête vie!

Puis, tournant les talons, elle revint vers les tombes où les moines la regardaient faire, ébahis par son assurance et son courage. Elle tomba à genoux devant celle de sa mère et, son crucifix dans sa petite main tenue au-dessus de sa tête, elle hurla:



– À genoux tous !

Cela aurait pu prêter à sourire si le moment n'avait pas été aussi tragique, mais tous mirent un genou à terre, sans un mot, obéissant à leur baronne, pourtant si jeune.

– Mère ! Je vous jure...

Sa voix s'étrangla brusquement dans un sanglot qu'elle ne parvint pas à étouffer. Enfin, ses larmes surgirent et commencèrent à couler sur ses joues rougies de froid. Ce qui rassura pleinement l'abbé et le prieur, inquiets de ne pas l'avoir vue céder à la tristesse jusqu'à présent.

– ...Je vous jure qu'il le paiera ! dit-elle d'une voix chevrotante et brisée.

Puis elle posa sa croix sur la tombe.

– Sur votre tombe, sur celle de mon père et de mes frères, sur la croix du Christ, je les maudis à tout jamais ! Puissent-ils mourir et errer dans les ténèbres de l'enfer ! cria-t-elle et sa malédiction fut emportée par le vent.

Tous se signèrent et pensèrent qu'après tout, la nouvelle baronne ne serait peut-être pas si faible que ça. Ils sentirent la force et la volonté qui émanèrent de son petit corps, n'étant qu'en apparence seulement, malingre ou sans robustesse.

Maelys pleurait à chaudes larmes, comme l'enfant qu'elle n'était déjà plus, les épaules secouées de sanglots qui l'étouffaient et dans un dernier cri, elle s'évanouit et chuta lourdement sur la sépulture de sa mère. Guillaume se précipita et la récupéra dans ses bras. Il donna l'ordre de départ et tous repartirent vers l'abbaye où une messe solennelle, cette fois, fut dite. Ils confièrent Maelys aux bons soins du médecin et de quelques femmes du village, toutes volontaires pour la veiller.

Le prieur qui s'était attardé se retourna une dernière fois vers le fief et contempla les décombres. Le baron était un homme

bon, courageux et un guerrier valeureux. Son épouse fut une femme généreuse et supérieurement intelligente. Au fond de lui, il devina que Maelys était bien le fruit de leurs amours vraies, réunissant en elle toutes leurs qualités. Alors il songea que les temps à venir seraient difficiles car Maelys n'oublierait jamais leur mort atroce. Il ne croyait pas aux malédictions mais il avait croisé le regard de la petite fille devant les tombes avant qu'elle ne perde connaissance. Et ce qu'il y avait entrevu lui avait fait peur.

Oui, il y avait de la rancune, de la haine et une fureur indescriptible dans ce regard pourtant si beau autrefois et qui aurait dû conserver l'insouciance de ses jeunes années. Il baissa la tête et ajusta sa capuche sur sa tête. La neige refaisait son apparition et le froid ambiant ajouta à ses frissons. Il en était sûr, l'histoire future de la baronnie et de ce fief s'écrira en lettres de sang. Et c'est Maelys qui en tiendra la plume noire de la vengeance. Quant à son encrier, il gageait déjà qu'elle le remplirait avec le sang du comte. Oui, rien qu'en croisant son regard si déterminé, il l'avait compris.

Maelys Hautefort, baronne de Crozon venait d'entrer dans la légende d'une sinistre manière et bien fous ceux qui oseront s'opposer à elle quand elle aura grandi.

Il pressa le pas et disparut dans les brumes neigeuses. Puis les corbeaux recommencèrent à coasser car la vie finissait toujours par reprendre ses droits.

Sauf qu'il était bien en-dessous de la vérité et à mille lieues de réaliser la rancune mortelle qui naquit en Maelys, ce funeste jour de décembre.

## I

Automne 1188

Sa jument, Blanche, était lancée au grand galop sur cette colline à la pente abrupte mais il en fallait plus pour ralentir le fougueux animal. Ses naseaux dilatés, son encolure tendue et musclée, tout démontrait une force peu commune en ce cheval alezan à la robe champagne or, très claire. Sa crinière brune se mêlait aux cheveux dorés de sa cavalière émérite et toutes deux semblaient former un seul et même corps.

Maelys avait maintenant vingt-six ans et son allure n'avait rien à envier à la vigueur de son destrier. Difficile de reconnaître une femme de haute noblesse dans cette amazone portant cotte de mailles, ceinturon de cuir, chausses et bottes de cuir avec une longue épée dont le fourreau battait en mesure les flancs de sa monture.

Rendue à destination, la baronne eut du mal à arrêter sa jument et sauta à terre, passant sa jambe par-dessus la tête du cheval avec une souplesse et une agilité surprenante. Aucune robe n'entravant ses mouvements, entre ses habitudes vestimentaires et ce comportement masculin si peu adéquat, on lui octroyait régulièrement des surnoms comme baronne-sans-fief, Maelys-le-guerrier ou Maelys-la-tueuse. Portant armure et cuissardes, la jeune femme était devenue un garçon manqué mais elle n'avait guère eu le choix.

Quant aux quolibets, elle n'avait aucun mal à les supporter car nul n'osait les prononcer devant elle. De plus, Maelys avait la fâcheuse tendance à croiser le fer contre n'importe qui, le plus souvent avec succès, y compris contre les épéistes les plus doués du comté. Ce qui faisait définitivement taire tous ses détracteurs.

Elle rejoignit rapidement l'abbé Guillaume qui la guettait auprès de la source avec deux jeunes novices. Deux villageois attendaient à proximité et sourirent dès qu'ils la virent. Comme ses parents, la jeune femme bénéficiait d'une aura particulière sur ses gens car elle fit preuve, à de très nombreuses reprises, de la même droiture et générosité que sa mère comme de l'instinct guerrier et du courage de son père. Chaque homme, chaque femme, du plus servile au commerçant le plus riche, aurait donné sa vie pour elle et nul ne s'avisait à la contrarier. Ses décisions de justice étaient toutes applaudies et respectées, ses choix écoutés et tous venaient quérir son avis ou son jugement, dans tous les domaines, du commerce à l'agriculture, des affaires de mariage comme de voisinage.

Le fief aurait pu devenir un paradis sous son égide et l'essor qu'elle tentait de lui donner malgré la dureté de la terre et le climat bien rude. Malheureusement, son fief était la seule enclave indépendante avec l'océan à l'occident et cernée du septentrion au midi comme à l'orient par les terres du comté. Un à un, les autres barons avaient battu en retraite devant le comte de Pleyben et ce maudit s'était approprié leurs fiefs, à la force de l'épée et le plus souvent par des malversations, des vols et des escroqueries. Maintenant la Cornouaille était quasi entièrement sous sa sinistre coupe et les vassaux avaient abdiqué, la plupart ayant disparu, en exil, condamnés au bannissement ou plus simplement, assassinés.

Tous sauf elle, la baronne de Crozon. Sa situation avec le temps devint des plus critiques. Ses caisses étaient vides, son château ne fut jamais reconstruit et son armée réduite à une cinquantaine de fantassins et quelques cavaliers n'ayant même pas le titre de chevalier. Maelys était la seule noble et pour la faire capituler, le comte savait qu'il lui faudrait employer beaucoup plus que la force ou la ruse. Après l'assassinat de ses parents, il ne fallait pas trop attirer l'attention.

Maelys contempla l'éboulis rocheux qui faisait dévier la source principale, celle qui approvisionnait en eau le village et s'était brutalement asséchée. On savait pourquoi maintenant.

– Par le Christ ! Quelle est cette félonie encore ? demanda-t-elle enragée.

Guillaume l'apaisa d'un petit geste de la main.

– Ma chère filleule, nul besoin de mener une grande enquête pour le savoir, c'est encore un sale coup du comte et de ses hommes de main.

Les yeux bleus de la jeune femme plongèrent dans le doux regard de son parrain. Son père avait eu raison de l'investir abbé et les années avaient démontré sa grande sagesse et ce don particulier à se faire obéir des hommes avec bonté, sans jamais hausser le ton et sans parole inutile. Ses cheveux blancs apportaient encore plus de douceur à son visage ouvert et avenant. Contrairement à ses frères, une certaine sveltesse indiquait qu'il avait encore de la ressource physique malgré ses cinquante-six ans et qu'il était capable d'assumer sa charge avec la plus grande vaillance.

– Ne t'inquiète pas, Maelys, dans quelques heures, l'eau alimentera de nouveau notre village. Nous allons faire le nécessaire et à nous tous, cela ira très vite, affirma l'abbé, en l'apaisant de ses mots.

Guillaume l'avait élevée jusqu'à ce qu'elle fut pubère, puis elle dut quitter l'abbaye. Ce moment fut un véritable déchirement pour l'adolescente car dans ce confort tout relatif elle se sentait en sécurité. L'évêque avait accordé sa dispense en raison de son titre mais une jeune fille ne pouvait rester en ces lieux. Maelys habitait donc une maison du village, sous la garde bienveillante d'une femme aujourd'hui décédée, emportée lors d'un hiver où les réserves de grains furent une fois encore trop maigres.

Et cette année n'allait pas déroger à cette triste règle en raison d'un été peu ensoleillé, trop de pluie et surtout, un automne précoce. Maelys sut rapidement que l'hiver prochain serait difficile avec ces réserves insuffisantes. Comme d'habitude, la baronne fit preuve de sagesse en réunissant les dirigeants du village sans attendre et tint conseil dès le mois de septembre. Tous les stocks furent réunis puis répartis en deux magasins bien gardés. Elle fit la répartition en fonction des familles, oubliant même de prélever sa part qui devait pourtant être la plus importante. Avec un peu de chasse et l'aide des commerçants ambulants qui lui accordaient encore du crédit, elle devrait pouvoir nourrir son peuple tout l'hiver. C'était sa seule motivation, protéger les siens comme le faisait si bien son père qui lui affirmait qu'être noble, c'est penser et protéger ses gens avant soi.

Quant à diviser son stock, le passé fut une leçon salutaire car trois ans auparavant, un espion du comte vint y mettre le feu de nuit et sans la vigilance de deux enfants qui jouaient là par hasard, ils auraient pu tout perdre et, encore une fois, beaucoup d'entre eux seraient morts de faim l'hiver suivant.

Maelys ne perdit pas de temps à vociférer même si la colère bouillonnait au fond de son cœur. Rassurée par son parrain,

elle le salua et s'apprêtait à repartir quand soudain un villageois blêmit.

– Madame! Le tocsin! s'exclama-t-il l'air apeuré.

Guillaume et Maelys firent volte-face et se précipitèrent tous deux vers la corniche qui offrait une vue imprenable sur la vallée et sur leur village. La jeune femme, plus jeune et plus rapide fut la première à constater les causes de l'alerte. Quand Guillaume la rejoignit enfin, il l'entendit juste murmurer.

– Les greniers, seigneur Dieu, ce n'est pas possible. Pas ça... chuchota-t-elle d'une voix brisée par l'émotion.

L'abbé vit alors deux colonnes de fumée noire qui s'élevaient dans le ciel et nul doute sur l'origine des flammes... Les deux greniers!

Maelys siffla entre ses dents et sa jument arriva au petit trot. Rapidement, elle sauta en selle et avant de partir, se tourna vers Guillaume.

– Occupe-toi de la source, sans eau, je ne sais pas comment ils vont faire en bas! J'y retourne!

Elle lança sa jument au grand galop, la gorge serrée et le ventre tordu par l'appréhension. Et si l'incendie se communiquait aux bâtiments qui jouxtaient les greniers? Une catastrophe car l'eau salvatrice avait été déviée et pour éteindre un feu de cette importance, il faudrait lutter pied à pied.

Maelys éperonna sa fidèle monture qui trouva encore la force d'accélérer. Quelques minutes plus tard, des odeurs de fumée l'atteignirent déjà dans sa folle chevauchée. La baronne pensa aussitôt que le village tout entier devait être la proie des flammes pour que cela sentît à des lieues à la ronde. Blanche, sa jument, capta son inquiétude et allongea sa foulée et son rythme pour atteindre une vitesse folle.

Dès qu'elle mit pied à terre, Maelys constata les dégâts d'un simple coup d'œil. Sur le côté, elle vit des villageois retenir un homme qu'elle ne connaissait pas.

– Madame! Nous avons attrapé l'incendiaire! dirent-ils en la voyant arriver.

La baronne n'y jeta qu'un bref regard et courut vers les incendies. Pour le bâtiment principal, c'était trop tard. Tous essayaient maintenant de confiner le feu et de l'empêcher de se propager aux maisons voisines. Quand Maelys rejoignit et pénétra dans le grenier annexe, même s'il avait mieux résisté, elle comprit immédiatement que les réserves étaient toutes perdues! Brûlées, consumées par la chaleur ou abîmées par les fumées et les cendres, il n'y avait plus rien à faire.

La jeune femme ressortit, les épaules affaissées, comme si toute la misère du monde venait de fondre sur elle. C'était une terrible catastrophe et une condamnation à mort pour des centaines de pauvres gens. Les mâchoires serrées, elle fit demi-tour. L'attroupement grossissait et aux cris entendus, Maelys réalisa que la foule se préparait à lyncher l'incendiaire. Elle jugea inutile de donner des ordres aux hommes en train de lutter contre le feu. Ils se débrouillaient très bien sans elle. À coups de couverture pour étouffer les flammes, avec de la terre ou du sable, ils finiraient par en venir à bout. Ils agissaient au mieux en l'absence d'eau dont ils avaient été privée par une autre forfaiture qui ne devait rien au hasard. Il lui fallait interroger le brigand et se précipita avant qu'il ne fut trop tard.

– Silence! cria-t-elle et aussitôt, la foule se calma et fit place.

Le coupable présumé était encore debout mais vacillait légèrement. Apparemment, il n'avait pas pu échapper à leur colère et saignait d'une arcade et de la bouche. Il s'essuya grossièrement à sa manche en riant et lui fit face.



– Ça va être dur de passer l’hiver, hein ? Plus de grains, toute la populace va crever et tu en assumeras toute la responsabilité.

Maelys se contenta de l’examiner avant de répondre. D’un geste, elle calma le grondement de ses gens.

– Qui es-tu ? demanda-t-elle calmement.

– Peu importe ! Va signer ta capitulation auprès du comte et s’il le souhaite, il nourrira peut-être ton village sinon, tu auras leur mort sur la conscience ! déclara le prisonnier qui sentait bien le dépit des villageois et les incitait ainsi à ce révolter contre leur baronne. Il pensait qu’il suffirait d’évoquer le spectre de la famine pour les ranger à son parti. Il voulut pousser plus loin son avantage et courut seul à sa perte.

– En plus, petite baronne misérable, si tu espères encore après l’eau de ta rivière, tu attends pour rien. À l’heure qu’il est, si tu as envoyé des hommes là-haut, ils doivent déjà pourrir au soleil... ou rôtir en enfer ! dit-il, riant à gorge déployée.

Maelys sentit un froid mortel l’envahir. Son parrain était là-haut avec ses jeunes moines et deux villageois. Elle était revenue trop vite en entendant le tocsin de l’alarme et n’avait pas pensé à fouiller les environs. Et s’il disait vrai ? Pourquoi ne lui étaient-ils pas tombés dessus ? À moins que le comte ait donné des ordres pour qu’ils ne la tuent pas. Son regard étincela.

– J’en reviens et il n’y avait personne. Tu mens ! s’exclama-t-elle.

– Je ne sais pas mais nous avons des ordres.

La baronne s’avança et la foule s’écarta un peu plus. Tous savaient que leur abbé était parti à la source avec des compagnons et s’il lui était arrivé quelque chose, alors c’était l’apocalypse qui s’abattrait sur le comte. On ne devait pas toucher à un homme d’église.

– Tes amis n’oseraient pas tuer un abbé, cela ne se fait pas, dit-elle plus pour se convaincre qu’autre chose.

Le prisonnier éclata de rire. Une fois de trop. Maelys dégaina son épée et la jeta à ses pieds.

– Ramasse et bats-toi, fiente de pourceau ! Prends l'épée car sinon, tu serais bien faible pour lutter contre moi.

Il prit l'arme en main et se jeta aussitôt à l'assaut, ce qui fut une erreur fatale. La jeune femme esquiva sans difficulté le coup de taille, glissa promptement sous la lame et face à lui, dégaina les deux dagues dissimulées sur ses flancs avant de les décroiser en un seul geste, à hauteur de sa gorge. Moins d'une seconde de combat et il s'affaissa à genoux en se tenant le cou à deux mains, essayant vainement de retenir le sang qui giclait par jets. Il s'effondra à plat ventre, mort avant de toucher le sol, le visage déformé par un rictus de souffrance.

Elle ne perdit pas de temps, ramassa son épée qu'elle rengaina et essuya ses deux poignards sur les vêtements de l'homme à terre tout en donnant ses ordres.

– Poursuivez vos efforts pour circonscrire le feu si c'est encore possible. Je remonte à la source et prévenez les soldats de garde pour qu'ils me rejoignent au plus vite.

Puis elle siffla et Blanche arriva rapidement. Moins d'une minute après, la baronne reprit la route escarpée qui la menait à la source. Le cœur broyé dans un étau, son inquiétude prit la forme d'une sueur glacée. Non, pas Guillaume, songea-t-elle, ce n'est pas possible !

L'abbé avait tout fait pour lui offrir une enfance avec l'apparence de la joie et de l'insouciance. Il était parvenu à combler le manque de ses frères et de ses parents sans jamais chercher à se substituer à eux ou l'abreuver de fadaïses pour lui faire croire à l'impossible. Et puis, tous ces moments où il lui avait appris à lire, à écrire et les questions auxquelles il répondait toujours avec patience avaient fait de lui un second

père, un autre frère et, à ses yeux, l'ange-gardien qui lui avait redonné le goût de vivre.

Quand elle arriva auprès d'eux, Maelys comprit qu'il n'y avait plus rien à faire. Les deux jeunes novices étaient morts égorgés puis elle trouva un villageois saigné comme un animal et l'autre pendu à une branche. Aucune trace de son parrain alors elle reprit espoir et le cœur battant la chamade, explora les environs.

Elle le trouva adossé contre un rocher plat, souriant et grimaçant à la fois.

– Non ! hurla-t-elle.

Elle ne pouvait ignorer le poignard qui disparaissait dans son ventre et la mare de sang dans laquelle il baignait. La baronne s'agenouilla à son côté.

– Mais que t'ont-ils fait ? murmura-t-elle, la voix brisée de chagrin.

Guillaume trouva la force de sourire. La mort étendait déjà son aile sur lui.

– Maelys, jure-moi que tu ne chercheras pas à me venger, parvint-il à chuchoter, le souffle court. Promets-moi de veiller sur l'abbaye... nomme le prieur Ronan à ma place, il sera parfait et de bon conseil même s'il est jeune... Il faut... Il faut...

Les yeux brouillés de larmes, la baronne serrait fort la main de son parrain dans les siennes.

– Ne parle plus, parrain, garde tes forces, on va te soigner, je te promets que... Le moine secoua la tête.

– Non, l'heure est venue pour moi et je te demande pardon de t'abandonner à mon tour. Je veux que tu me promettes de ne pas faire de mal pour me venger, oh je t'en prie... Jure-le avant que je ne...

– Je le jure ! dit-elle presque en criant.

Guillaume sourit et lui caressa la joue.

– Il faut... Prends pour époux un homme courageux et lutte pour préserver ton fief. Tu as réussi et tes parents doivent être fiers de toi. Mais... Je...

Elle releva les yeux et comprit qu'il était parti, les yeux ouverts, un beau sourire figé pour l'éternité sur ses lèvres. Pour Maelys, ce fut un retour forcé à cette nuit où toute sa famille fut décimée. Une même douleur causée par un même meurtrier. L'horreur se répétait et elle baissa la tête, vaincue par une peine qui l'envahissait toute entière. À ce moment, la garde à cheval arriva enfin et Maelys se releva puis quitta les lieux. La baronne en oublia sa jument qui finit par la suivre au pas, cheminant derrière elle, la tête aussi basse que sa maîtresse. En passant, elle donna succinctement ses ordres avec une voix éteinte.

– Ramenez leurs corps à l'abbaye, put-elle seulement prononcer.

Elle reprit la route du village et son arrivée fut accueillie par un grand silence. Ses gens comprirent sa tristesse en voyant son visage ravagé par une souffrance inhumaine et peu de temps après, ils s'agenouillèrent devant la charrue attelée qui rapportait leurs dépouilles.

Comme pour leur seigneur, ce fut tout Crozon qui pleura ce jour.

## II

Guillaume fut installé dans le chœur de son église abbatiale qui lui était si chère, face au maître autel et sur un catafalque en bois. Il continuait de sourire, même dans la mort, comme s'il s'agissait d'une farce et qu'il s'en relèverait bientôt.

La baronne de Crozon, revêtue de ses parements nobiliaires comme de son armure était l'image même du tourment, l'âme en pénitence et son cœur saignait ses derniers espoirs. La foule se tenait silencieuse dans l'église et à distance respectueuse. Les moines étaient en prières et nul ne voulut briser le silence pourtant bien pesant.

Maelys se leva et s'approcha pour lui parler, comme si l'abbé pouvait encore l'entendre et lui répondre.

– Que vais-je devenir sans toi, bien-aimé parrain ? Qui me conseillera ? Qui calmera mes peines, essuiera mes larmes, apaisera mes colères ou me dira quoi faire... mais qui en sera capable ? Réponds-moi ! RÉPONDS ! hurla-t-elle d'une voix déchirée par le désespoir.

L'écho résonna longuement sous la voûte sombre de la nef et nombreux furent ses sujets à essuyer leurs larmes. Ce fief était-il donc maudit ? Beaucoup se souvenaient encore du baron, de son épouse comme de leur assassinat. Aujourd'hui, leur abbé Guillaume venait d'être lâchement tué. Et demain ou après-demain, est-ce que ce sera le tour de leur baronne

qu'ils aimaient et qu'ils savaient impuissante devant un comte aussi machiavélique ?

En remontant à grands pas vers le portail pour sortir et retrouver de l'air, Maelys fit signe à deux artisans en passant près d'eux. Les deux hommes la suivirent dehors où elle s'arrêta pour reprendre d'abord son souffle avant de donner ses ordres.

– Mon parrain, l'abbé Guillaume reposera auprès de mes parents. Faites le nécessaire pour qu'il jouisse d'un sépulcre décent, proche de mon père. Préparez aussi une pierre comme pour les miens et je vous paierai sur mes deniers personnels.

Puis elle tourna les talons et s'éloigna presque en courant avant de monter sur son destrier et quitta le village au grand galop. Nul ne la revit avant les obsèques qui eurent lieu trois jours après.

Pour l'enterrement, tout le village suivit la procession des moines derrière la dépouille de leur abbé portée par quatre soldats. Un grand silence régnait et tous comprirent l'honneur que leur baronne avait fait à son parrain en lui offrant une place aux côtés de son père.

Quand ils arrivèrent au château qui disparaissait maintenant sous une importante végétation, Maelys les attendait sur son cheval et en armes. Elle mit pied à terre puis tomba à genoux devant le cortège. Le frère prieur se précipita vers elle.

– Levez-vous, madame. Jamais votre parrain n'aurait accepté de vous voir dans un tel état de perdition !

Il faut dire que sa chevelure était toute emmêlée, ses traits tirés par le manque de sommeil et les cernes noirs autour de ses yeux bleus lui donnaient un air spectral qui fit peur à toute l'assistance. Son chagrin l'avait rongé et elle était à bout de forces, n'ayant certainement pas mangé ces derniers jours.

– Madame, je vous en prie, insista Ronan en la relevant par le bras.

La baronne se laissa faire et participa au premier rang à la cérémonie. Elle fut incapable de rendre les éloges que son parrain méritait, muette et prostrée.

Alors que les moines finissaient l'office, et qu'on s'apprêtait à ensevelir et recouvrir la dépouille de Guillaume d'une longue pierre de granit qu'elle avait commandée, un bruit de chevauchée se fit entendre et tout le monde s'immobilisa.

– Par le sang du Christ, murmura Ronan en voyant des soldats en armes envahir la prairie.

C'était le fils du comte actuel, Logan de Lornan, celui qui prendrait bientôt la suite de son père, aussi monstrueux voire pire que lui, responsable de bien des pillages et d'horribles forfaitures. Il y a deux ans, c'était Logan qui dirigea l'attaque contre la baronnie voisine et viola personnellement l'épouse puis les deux filles de leur ancien voisin, deux enfants de moins de dix ans.

– Et bien, tu n'invites pas le comte aux obsèques de ton abbé ? dit-il, rieur en approchant toujours à cheval de Maelys qui ne répondit pas.

– Madame, ne répondez pas, laissez-moi faire ! murmura Ronan à son oreille.

Le moine s'interposa entre la baronne et Logan qu'il trouvait bien assez proche.

– Messire Logan, sauf erreur et à moins que vos hérauts n'aient pas répandu la nouvelle suffisamment vite, il me semble que monsieur votre père est encore le seigneur de ce comté ! osa-t-il dire à haute voix pour être entendu de tous.

Les villageois ne bougeaient pas et les rares soldats du fief, bien mal équipés et peu armés, ne feraient guère le poids, en

l'absence de leurs montures. Qui aurait pu penser qu'ils oseraient profaner la cérémonie en y venant aussi lourdement équipés ?

– Pauvre fou ! rugit Logan en assénant un coup de pied au visage de Ronan qui s'éroula avec un cri de douleur.

Le cavalier approcha encore plus près de la baronne et fouilla dans sa besace avant de jeter un objet sur le sol.

– Tiens ! Cela t'appartient ou plutôt, c'est à mettre dans le trou avec ce crétin d'abbé !

Maelys se baissa et ramassa un chapelet fait de perles de buis, polies par le temps et la prière, puis elle prit en main la croix, sculptée dans du chêne avec beaucoup de finesse et de précision, rendant l'objet des plus précieux. Mais ce n'était pas la valeur en elle-même qui interpella la jeune femme mais bien sa provenance. C'était celui de son parrain et en lui jetant à la face, il venait de signer son crime.

La jeune baronne se releva et afficha un sourire naturel qui prit tout le monde par surprise.

– Cela tombe bien, seigneur, dit-elle, tout en s'avançant encore un peu de lui. Vous m'avez débarrassé d'un moine qui devenait gênant.

Elle fit une courbette et Logan eut le tort de ne pas se méfier. Vive comme l'éclair, Maelys dégaina une dague et trancha avec précision la sangle ventrale de selle ce qui fit basculer l'homme à terre dans un grand fracas de ferraille. Il n'eut pas le temps de se relever, elle l'étranglait déjà de son bras gauche et enfonça légèrement la pointe du poignard dans son cou, juste sous l'oreille. La baronne ne tremblait pas et personne ne pouvait l'arrêter, alors elle assura sa prise et Logan manqua d'air.

– Dis à tes hommes de quitter mes terres, sur le champ ! Quant à toi, tu n'es rien. Tu n'es que le bâtard d'un porc qui t'a enfanté dans le ventre putride d'une truie maléfique ! Tu



pues déjà la charogne et malheureusement pour toi, j'ai droit de justice sur mes terres! Tu n'as même pas de rang, tu ne vaud pas le prix d'une vieille mule infirme. Je peux te saigner comme un chien enragé ou de te faire jeter dans mes oubliettes sans que quiconque puisse m'en faire reproche! Tu m'entends, bâtard?! hurla-t-elle.

Logan commença à trembler car elle disait vrai. Son père l'avait mis en garde mais il n'avait pu s'empêcher de fanfaronner en venant troubler l'enterrement du moine qu'il avait lui-même passé au fil de son épée. Son plan était pourtant bien étudié, l'assèchement de la rivière pour les priver d'eau, l'incendie dans les deux greniers puis l'assassinat de cet abbé sans toutefois toucher à un seul cheveu de la baronne, tout était parfait! Quel idiot il avait été de faire ouvertement un tel aveu devant tout le monde. Sa position était donc vraiment critique.

– Partez! hurla-t-il à ses hommes stupéfaits de voir leur seigneur en aussi fâcheuse posture et à la merci d'une simple femme.

Ils firent demi-tour et repartirent aussitôt. Dans la prairie, le silence régnait car même les soldats de la baronne furent surpris par son attaque surprise. Elle venait de capturer le criminel et de mettre en fuite une bande lourdement armée à elle toute seule. La foule, remise de son étonnement, commença à réclamer sa tête pour venger leur abbé.

Logan tenta d'échapper à la jeune femme. Maelys assura sa prise et augmenta la pression sur son cou avec une force inouïe. Il lui sembla que la lame du poignard s'était enfoncée quasiment d'un pouce dans sa gorge, ce qui acheva de le terrifier.

– Arrête, pitié! demanda-t-il en cessant de se débattre.

Maelys avait un regard de démente et une envie démesurée d'enfoncer lentement sa dague jusqu'à l'autre oreille. Ronan

vint à côté d'elle et s'agenouilla. Son visage était en sang après le coup de botte mais il restait calme.

– Madame, votre parrain ne l'aurait pas voulu. Pas comme ça. Si vous le tuez, vous ne vaudrez pas mieux que lui et son père réunis. Ne versez pas le sang sur la terre où repose votre famille!

Les yeux de la baronne flamboyaient d'un feu intérieur qui ressemblait aux enfers. Elle commença à se calmer en écoutant la voix posée du prier mais sans toutefois lâcher sa prise qu'elle resserrait de plus en plus. Logan gémit et ses lèvres devinrent bleues alors qu'il affichait un regard terrifié.

– Laissez-le partir sinon son père se vengera et ce sont vos sujets qui seront condamnés car nous ne pourrions jamais tenir un siège et encore moins résister à leur armée.

Oui, Guillaume avait bien raison, Ronan serait un bon abbé, rempli de sagesse.

– Tu as raison, Ronan. Pourtant...

Elle eut un geste rapide et d'un coup précis, elle trancha l'oreille droite de Logan. Le sang jaillit à flots et il hurla de douleur.

– Maintenant, tu peux quitter mes terres, bâtard! J'espère que tu n'oublieras pas mon parrain avec une oreille en moins!

L'homme se tenait la tête et le sang coulait à profusion en tachant sa chasuble. Il vacillait sous la douleur mais encore plus sous l'affront.

– Tu ferais bien de me tuer parce que sinon...

Maelys éclata de rire, inconsciente du danger potentiel.

– Une oreille pour mon parrain, je peux prendre l'autre pour mes parents! rugit-elle en se jetant sur lui comme un chat sauvage, sa dague tendue devant elle. Logan, surpris, tomba en arrière et roula sur le sol, tout en demandant grâce une

nouvelle fois. Maelys voulut en finir mais elle vit la tombe de Guillaume et son serment lui revint en mémoire. À contre-cœur, elle renonça à l'achever ou à lui trancher l'autre oreille mais sa colère n'étant pas suffisamment apaisée, elle estima pouvoir encore l'humilier une dernière fois.

– Amenez-moi une mule par ici ! réclama-t-elle.

Son ordre fut rapidement exécuté. La baronne regarda alors le seigneur déconfit et qui saignait toujours aussi abondamment, chevauchant ridiculement un vieil animal.

– Rentre chez toi, vermine. Je ne supporte plus que tu traînes ta puanteur en ces lieux qui sont sacrés pour moi. Pars sur ce destrier qui te ressemble et si tu as une oreille en moins, ta noble monture pourra entendre pour toi !

Maelys frappa l'arrière train du baudet qui partit en trotinant, emportant sur son dos le fils du comte sous l'hilarité générale. Elle conserva son cheval comme prise de guerre et se savait dans son droit. Ronan baissa la tête.

– Madame, j'admire votre courage mais je pense que vous venez de commettre une terrible erreur car ce monstre n'en restera pas là.

La jeune femme haussa les épaules.

– Je m'en moque, au pire, je ferai appel à la duchesse Constance de Bretagne, j'étais dans mon droit et il a reconnu le meurtre d'un abbé.

Ronan la regarda avec tristesse.

– Vous savez, quand il est question d'argent, d'armes ou de lever une armée, à votre avis, vers qui se tournera la duchesse ? Qui aura raison ? Vous ou ces assassins qui possèdent aujourd'hui toute la Cornouaille sauf votre fief ? Vous n'ignorez pas que Briec de Lornan a été nommé évêque au dernier concile et que ce maudit dont vous avez gardé une oreille et

le cheval sera notre comte dans peu de temps. Il sera le futur comte de Cornouaille !

La baronne eut un haut le corps.

– Brieuç ? L'abbé qui était présent quand ma famille a été tuée ? !

– Oui, celui-là. Par de sombres affaires, il a pris du poids dans notre église et aujourd'hui, il est Évêque de Cornouaille. Mais ce n'est pas tout, bientôt vous ferez allégeance en portant votre vassalité aux pieds de celui que vous venez d'humilier devant des centaines de personnes après lui avoir tranché une oreille, comme le dernier maraud venu.

Elle grimaça en entendant la voix de la raison. Elle posa sa main sur l'épaule de Ronan.

– Mettons en terre mon parrain, j'ai respecté mon serment en ne lui ôtant pas la vie. Nous tiendrons un conseil après, si tu veux bien.

Ronan lui sourit et retourna diriger l'office religieux. En regagnant sa place, Maelys put sentir la fierté de son peuple et vit dans leurs regards beaucoup d'admiration. Elle n'oublia pas de déposer le chapelet sur le linceul de son parrain et sortit de la tombe pour gagner sa place, devant ses sujets.

Alors que les moines commençaient leur chant liturgique, la foule entonna un chant celte, d'abord timidement puis de plus en plus fort et cela prit une telle ampleur que les moines se résignèrent à se taire. C'était une complainte guerrière en vieux gaélique que leurs ancêtres chantaient en livrant bataille contre les vikings ou tous ceux qui osaient mettre à mal leur fief. Un chant où la pitié et la gentillesse n'avaient aucune place et surtout un hymne émouvant qui promettait, sur l'honneur, fidélité à leur seigneur.

Maelys fut émue et les larmes coulèrent sur ses joues en les entendant. Ses sujets lui donnaient raison et s'engageaient à ses côtés, sachant très bien ce qui les attendait et jurant qu'ils feraient face à l'ennemi, quoi qu'il pût leur en coûter. En reprenant le couplet, les femmes et les enfants mêlèrent leurs frêles voix aux accents virils des hommes et l'ensemble aurait fait frissonner les plus insensibles.

– Oh mon parrain, écoute-les! Ils me soutiennent, par le Christ, ils me suivent! Je ne suis pas seule, murmura-t-elle avec une voix submergée par l'émotion.

Même le sage et pacifique Ronan en fut ragaillardi et ne leur en voulut point. Quelque part, il savait que Guillaume aurait aimé un chant guerrier pour son oraison funèbre bien plus qu'un cantique en latin ou un banal requiem.

Deux heures plus tard, dans la salle capitulaire de l'abbaye, ils s'étaient réunis et tinrent ce qui ressemblait maintenant à un conseil de guerre. Maelys les contempla. Ronan bien sûr était présent mais aussi quelques commerçants, le prévôt et le capitaine de sa modeste armée ainsi que les représentants des villageois. Finalement, la baronne avait mis en place le même système que son père. Du moment que cela touchait surtout son peuple, elle prenait toujours ses décisions en échangeant avec eux. Bien entendu, sa voix restait prépondérante et c'est ainsi qu'elle avait instauré un réel climat de confiance et de respect partagé. Cette fois pourtant, elle décida d'agir autrement en imposant sa vision et ses choix.

– Mes amis, nous allons au devant de grandes difficultés mais j'ai un plan que je tiens à vous exposer. Pour commencer, le frère prieur Ronan reçoit la charge d'abbé et c'est à la demande de feu mon parrain. Ensuite, pour faire face à nos problèmes

de nourriture, je vais gagner la ville de Quimper et réclamer un prêt à un marchand que je connais bien. Il nous accordera crédit et nous pourrions acheter suffisamment de céréales pour passer l'hiver. En attendant, Argan, en tant que capitaine je te charge de recruter des hommes et de les former. Nous aurons besoin de bras armés au cas où ce cher comte ou son renégat de fils reviendrait se venger.

Ils discutèrent des modalités et Maelys sortit du conseil avec un appui général de tous qui lui réchauffa le cœur. Oui, tout avait été dit dans leur chant guerrier. Pour la première fois, la baronne se sentit presque puissante pour faire face aux sbires du comte et alla se recueillir et prier avec ferveur. Mais comme sa mère, presque vingt années auparavant, elle non plus ne fut pas entendue.

La première mauvaise nouvelle arriva le dix novembre sous forme d'un parchemin en réponse à sa demande de crédit. Le marchand avait refusé son prêt. En lisant entre les lignes, Maelys devina qu'il n'avait pas eu la liberté de faire ce que bon lui semblait et la baronne soupçonna le comte d'être intervenu, d'une manière ou d'une autre. Qu'à cela ne tienne, elle décida de réunir un autre conseil afin de réfléchir à l'avenir et trouver une solution adéquate. À ce moment, Maelys ne désespérait pas encore et le coup de grâce arriva une semaine plus tard.

Vers midi, ce dix-huit novembre, un curieux équipage envahit la place centrale du village. Un chevalier portant haut les couleurs du comte, quatre autres chevaliers d'un ordre moindre qui entouraient un messager ne portant ni arme ni distinction puis une vingtaine de lanciers pour escorte firent halte dans un grand vacarme de ferraille et les piaffements de leurs chevaux. Le silence se fit et le premier chevalier demanda à ce que la baronne sortit pour entendre une proclamation publique de première importance. Maelys et Ronan étaient

en grande discussion quand ils furent interrompus par cette arrivée. Ils se précipitèrent au dehors et le messager déroula un parchemin pour faire son acclamation.

– Madame Maelys Hautefort, baronne de Crozon, par cet édit, nous, Logan de Lornan, comte de Cornouaille par abdication de notre seigneur et père, Maden de Lornan, vous invitons à écouter ce qui suit et prendre les mesures nécessaires pour y faire attachement de votre vassalité à notre personne. La duchesse, Constance de Bretagne a publié ses bans de guerre et intercède auprès de nous pour lever l’ost. Par cette mesure, vous devrez vous présenter le 1<sup>er</sup> décembre à l’évêché de Quimper, en armes, accompagnée de cinquante hommes au moins. Pour fournir l’ost, vous devrez en plus leur adjoindre armes et victuailles en quantité suffisante pour au moins un mois. Chaque homme absent devra être payé cent pièces d’argent!

Maelys sursauta comme si une guêpe l’avait piquée. Le pire restait à venir. Le messager reprit son souffle et poursuivit.

– De plus, par ce temps de guerre, nous, comte de Cornouaille vous réclamons l’impôt de vassalité à présenter le même jour pour une valeur de cinq mille pièces d’argent ou leur équivalent. De même, puisque votre baronnie possède une abbaye, l’évêché réclamera à compter de cette année, une redevance annuelle de mille pièces d’argent.

La baronne sentit ses jambes céder car tout ceci n’était qu’une mise en scène, elle le devina rapidement. En écoutant ce messager, au bas mot, elle calcula devoir s’acquitter au total de cinq cent pièces d’or, tout compris. Trésor qu’elle n’avait jamais possédé même les années fastes où elle pouvait vendre des excédents de récolte.

– Enfin, si vous ne pouvez honorer votre vassalité, nous, comte de Cornouaille vous condamnerons à la déchéance

et à la saisie de toutes les terres de votre fief dont vous serez chassée avec les gens qui voudront vous suivre en exil ! Tenez-vous le pour dit et accepté !

L'orateur enroula son parchemin et les hommes firent demi-tour pour quitter le village sans qu'elle puisse dire ou argumenter une quelconque réponse. Seul le comte pouvait surseoir définitivement ou accorder un délai et, en son absence, personne ne se risquerait à parler en son nom et a fortiori s'agissant de la baronnie de Crozon.

Le ciel venait de lui tomber sur la tête. Ronan la contempla avec tristesse.

– Et voilà ! Sa vengeance n'a pas tardé et son père ayant abdiqué, il fallait s'attendre au pire. Que comptez-vous faire ?

Maelys ne savait que dire. Elle inspira un grand coup.

– Je ne peux pas verser cette somme et si je l'avais, je commencerai par acheter des céréales en quantité suffisante pour mes sujets ! dit-elle, la voix cassée.

Ronan acquiesça et n'ajouta rien. Il était consterné car il aurait aimé lui proposer une solution, faire en sorte qu'elle échappât à son triste sort et au bannissement. Les hommes étaient d'une cruauté immonde.

– Le 1<sup>er</sup> décembre... Autrement dit demain, finit-elle par conclure d'une voix résignée et maussade.

Elle fit seller sa jument et partit au grand galop alors que la nouvelle se répandit dans le village comme une traînée de poudre. Il n'y aurait même pas de guerre ou de combat. Un simple édit avait suffi à anéantir leur baronne si courageuse. Maelys alla rejoindre les siens et elle y resta toute la journée en prières, agenouillée devant leurs tombes.

– Oh mon père, que puis-je faire ? Et que vont devenir tous mes gens ? Je vais être obligée de les abandonner et j'en



meurs de honte! Je n'étais pas digne d'être baronne après vous. Seigneur! Quel mal ai-je donc fait pour mériter cette infamie?

Pas de larmes, du moins visibles, mais un immense chagrin la terrassait. Elle ne pensa pas une seule seconde à son bannissement, dont elle se moquait, mais bien à son village, à l'abbaye et tous ceux qui étaient prêts à mourir pour elle. Quelle sotte elle avait été, faisant preuve d'un manque certain de lucidité.

Elle sortit son crucifix en or et le tint entre ses mains, comme cette nuit terrible, suppliant le ciel de lui octroyer une grâce. Une colombe blanche se posa sur la croix, face à elle, au-dessus de la tombe de son père. Maelys sourit avant de fondre en larmes. Se sentant seule et abandonnée encore une fois. Puis l'oiseau roucoula de longues minutes avant de reprendre son vol et disparut dans l'azur du ciel.

Était-ce un signe? La jeune femme secoua la tête et repartit à pied vers le village, guidant sa jument par ses rênes de cuir. Il lui restait douze jours avant sa déchéance. Et ce n'est pas une colombe qui pourrait la sauver. C'était la fin, dans l'ordre des choses, la suite logique à l'extermination de sa famille et la disparition de son nom, abominations contre lesquelles nul ne pouvait lutter. Peut-être que mourir serait une disgrâce plus supportable?



### III

Décembre 1188

Ce premier jour de décembre fut étonnamment beau et la température assez clémente une fois que le soleil se fut levé. À croire que Crozon voulait se faire belle pour dire adieu à sa baronne.

Maelys revêtit ses plus beaux habits, ce qui à ses yeux correspondait à enfiler une armure complète et une chasuble brodée avec son blason par-dessus. Elle laissa son heaume de côté mais prit ses dagues ainsi que sa longue épée puis passa du temps à peigner ses longs cheveux sachant qu'elle ferait sensation en se présentant ainsi devant le comte.

Elle sortit de la maison et fut surprise d'y trouver une foule dense et silencieuse, venue la soutenir en ces difficiles moments. Ils ne l'avaient jamais abandonnée et la baronne en fut très fière. La présence de quatre chevaux sellés l'étonna beaucoup plus. Ronan s'avança vers elle.

– Je viens aussi et je pense que votre porte-étendard ainsi qu'une modeste escorte de deux hommes sera suffisante.

– Pas question! rétorqua la jeune femme. Ne vous jetez pas dans la gueule du loup pour rien, c'est stupide, vous savez bien que je ne reviendrai pas de là-bas. Vous serez plus utile à mes gens et...

Sous l'émotion, sa voix s'étouffa devant leur dévotion. Alors qu'elle protestait, son abbé était monté en selle ainsi que les trois hommes de troupe dont le premier arborait fièrement son étendard. Deux lions entrecroisés et flammés sur fond d'or et d'azur. Un villageois amena Blanche, sa jument, couverte de ses apparats de noble destrier, un caparaçon d'un blanc virginal tombant presque à terre et une barde légère de combat. Sur son flanc, reposait l'écu à ses couleurs. La baronne en fut suffoquée. Cette nuit, alors qu'elle priait dans l'église, ses sujets avaient organisé son départ, cousu cette étoffe et préparé sa monture. Un cadeau royal à ses yeux!

L'homme lui tendit les rênes et, malgré le poids de son armure, Maelys se mit en selle et remercia Ronan d'un regard. Son étendard en premier, suivi par elle, avec l'abbé à sa hauteur et les deux hommes d'escorte fermant la marche, ils quittèrent Crozon sous un beau soleil.

La baronne ne se retourna pas quand elle commença la descente menant à la prochaine vallée, c'était inutile. Son fief resterait à jamais en son cœur, quoi qu'il advienne.

Plus ils chevauchèrent en approchant de Quimper, plus le ciel se couvrit et devint menaçant, à croire qu'un orage terrible allait s'abattre sur eux.

Ce premier décembre à Quimper fut un jour de fête malgré les sombres événements qui s'y préparaient. Une guerre approchait à grands pas mais peu importait, la ville foisonnait de monde et le nouveau comte autorisa des festivités pour ce grand jour.

– Enfin, nous allons réduire à néant cette maudite famille! s'exclama Logan devant son oncle Brieuc, évêque fraîchement nommé mais dont la puissance allait grandissante.

– Oui, mon neveu. Ton père sera fier de toi ! Rejoignons les autres, le conseil doit débiter sans tarder. J’ai hâte de voir cette baronne ramper à tes pieds.

Les deux complices se précipitèrent vers la grande salle de réception de l’Évêché car, vu le nombre de participants au conseil, ils furent obligés de changer de lieu. Tant mieux, songea Logan, il y aura encore plus de monde pour assister à la disgrâce de cette maudite baronne. Enfin, il allait mettre un point final à cette histoire et le meurtre de son oncle serait définitivement vengé.

Quand Maelys se présenta seule pour donner son nom au portier avant de pénétrer dans la salle, elle comprit qu’il y aurait beaucoup de spectateurs à sa mise à mort. Elle songea avoir bien fait de laisser ses hommes dehors, leur évitant ainsi sa déchéance. Le héraut annonça son nom ainsi que ses titres, ce qui provoqua un grand silence car elle était attendue. Dans son armure, elle fit sensation et les femmes présentes se moquèrent sans se dissimuler. Par contre, parmi les hommes présents, ceux qui la connaissaient ne pensèrent point à rire sachant sa bravoure qui égalait, voire dépassait la leur. La baronne reconnut des visages, d’anciens barons, des chevaliers, des amis de sa famille qui avaient eu à subir les mêmes fourberies qu’elle. Étaient aussi présents les huit autres comtes qui composaient le duché de Bretagne car certainement qu’à l’issue de cette réunion se tiendrait un vrai conseil de guerre.

La jeune femme avança et se tint droite et fière devant le comte, assis sur un fauteuil confortable au luxe ostentatoire. Un grand dais à ses couleurs recouvrait le mur derrière lui et deux soldats en armes se tenaient de part et d’autre de son auguste personne. L’évêque était présent ainsi qu’un homme

qui devait être le trésorier ou le comptable du comte, assis devant une écritoire sur laquelle traînaient de nombreux parchemins et grimoires.

Maelys s'arrêta à quelques pas de son ennemi juré et fit silence.

– Alors, baronne de Crozon ? Où sont les hommes, les armes et les victuailles ? demanda d'une voix forte le comte sur un ton jubilatoire. Et mon impôt de vassalité ?

La jeune femme ne le quitta pas des yeux et répliqua avec force.

– Vous savez bien que je ne possède pas une telle richesse. Je me présente donc devant vous et j'attends votre bon vouloir.

Logan se caressa le côté droit de la tête, là où il manquait maintenant une oreille et son sourire fit peur à la baronne.

– Vous auriez pu au moins vous habiller décentement pour vous présenter devant moi, ajouta-t-il en riant et provoquant l'hilarité de la salle.

D'autres gens forçaient l'entrée et se bousculaient pour assister à sa mise à mort. Ce n'est pas tous les jours qu'on pouvait voir un noble se faire bannir.

– Trésorier, rappelez-nous la dette de cette... baronne ! tonna le comte.

L'interpellé plongea dans ses papiers derrière lesquels il disparaissait.

– Étant donné qu'il n'y a pas un seul homme pour l'ost, la dette de madame est de six cents pièces d'or !

Un brouhaha remplit la salle, non seulement pour l'énormité de la somme mais principalement pour l'injustice flagrante qui frappait la baronne et dont tous étaient conscients. Nul pourtant ne dit mot et même les comtes qui auraient pu s'opposer à cette mascarade n'osèrent intervenir car de fait, c'était à chacun de régler les problèmes avec ses vassaux.

Logan était ravi. Son stratagème avait fonctionné comme il l'espérait.

– Il ne me reste plus qu'à prononcer mon jugement! dit-il en se frottant les mains de bonheur et après avoir échangé un regard entendu avec son oncle.

Maelys ferma les yeux. Elle savait qu'elle n'aurait droit à rien et surtout pas à la pitié de cet homme. De plus, elle se doutait qu'elle ne franchirait pas les remparts de la ville et qu'elle ne pourrait plus jamais quitter les lieux. Elle se ferait assassiner ou jeter dans une geôle, pire, il était capable de la violer ou de la faire violer et torturer par ses sbires. Des images macabres fusaient dans son esprit et elle secoua la tête pour lui faire face.

– Par conséquent, vu votre refus d'allégeance, nous vous condamnons au bannissement, toutes vos propriétés seront saisies et m'appartiendront. Par ailleurs, nous décidons que le village de Crozon sera détruit et pillé...

Maelys releva brusquement le visage. Ainsi, il allait en plus décimer son village et multiplier les assassinats en s'attaquant à des gens honorables, courageux mais sans armes et faibles. Quel lâche!

La baronne allait protester vigoureusement quand la porte de derrière s'ouvrit avec force et claqua contre le mur. Elle s'interrompt en pensant que le vent violent avait provoqué son ouverture intempestive. L'orage éclata en même temps et elle réalisa que la luminosité de la pièce avait beaucoup baissé. Peut-être que le ciel venait enfin à son aide, après tout. Quand elle vit le comte blêmir, elle se retourna car le silence devint tout à coup pesant et menaçant.

Dans l'encadrement de la porte, se tenait un homme de haute taille, recouvert d'un manteau sombre dont la capuche portée bas sur le visage dissimulait ses traits et ne laissait entrevoir que

sa bouche et son menton. Dessous, on devinait une armure et une cotte de mailles. Étrangement, il portait deux épées, une à droite plus courte et l'autre, beaucoup plus longue, dont le fourreau relevait son manteau, derrière lui. Sa chasuble était noire et en piteux état mais, quand il entra, l'assistance ne put que frissonner. Outre son apparence très inquiétante, par sa taille et les muscles que l'on imaginait, on sentait bien que ce n'était pas un homme comme les autres. Venant de dehors où un tonnerre effroyable se fit entendre, un loup noir aux yeux d'un jaune étonnant fit aussi son entrée, s'avança puis s'assit tranquillement à côté de l'homme.

Le héraut chargé d'annoncer les noms et titres des visiteurs, s'empressa de fermer la porte puis, tout en claquant ostensiblement des dents, osa affronter le nouvel arrivant sans quitter le loup des yeux. Maintenant à côté de lui, le vieil homme n'arrivait pas à l'épauler de cet étrange chevalier.

– Qui... qui dois-je annoncer ? bredouilla-t-il.

La capuche bougea légèrement et se fixa sur lui. Ne pas voir le regard de cet étranger lui fit encore plus peur et il recula. En silence, le guerrier marcha devant l'assistance où quelques commentaires fusèrent malgré tout, en catimini.

– C'est le diable!... Non, c'est la Mort!... Vous avez vu, avec un loup, ce ne peut être qu'un démon...

Insensible à ce qu'il pouvait entendre et sans y prêter la moindre attention, l'homme avança et s'arrêta sur la droite de Maelys, stupéfaite par son apparition et y voyant là, de façon sûre, une intervention divine plutôt que maléfique. Le comte n'était pas très à l'aise surtout que le loup avait suivi et maintenant il pouvait contempler de près ce fauve bien plus gros que ceux qu'il avait l'habitude de chasser sur ses terres. Et ce maudit animal ne le quittait pas du regard.



– Qui es-tu pour oser venir troubler mon conseil? rugit Logan, se reprenant.

La foule était suspendue aux lèvres de l'inconnu mais nulle réponse ne vint. Après un court instant, il répondit enfin, prenant le comte par surprise.

– Je voudrais savoir le montant exact de la dette de madame ici présente.

Le trésorier, s'estimant beaucoup trop près de l'inconnu et surtout de son loup dont il voyait distinctement les crocs, s'empressa de répondre.

– Six cent pièces d'or! s'écria-t-il.

On vit la bouche de l'inconnu sourire, découvrant de jolies dents, chose fort rare en ces temps difficiles. Il sortit une bourse de son large ceinturon et la jeta aux pieds du comte où elle heurta le sol presque sans bruit.

– Cela m'étonnerait qu'il y ait la somme suffisante dans une aussi petite bourse. En plus, je ne vois pas pourquoi j'accepterais le remboursement d'une dette par le premier manant venu! rétorqua Logan en faisant la moue.

– Manant... répéta le colosse face à lui d'une voix calme.

Par les fenêtres, on pouvait toujours voir les éclairs déchirer le ciel noir et l'atmosphère déjà pesante s'assombrit encore plus. Quels que furent les titres ou le rang de cet homme, le traiter de manant était une insulte qui pouvait se terminer en duel. Tous ceux qui étaient présents n'auraient pas voulu prendre la place du comte car l'homme s'avança encore d'un pas vers lui.

– Manant, avez-vous dit, messire comte? dit-il d'une voix calme.

Logan pinça les lèvres et regardant autour de lui, se souvint qu'il n'avait que bien peu d'hommes pour lui venir en aide. Le géant face à lui glissa la main sous son manteau épais et en retira une pochette de cuir allongée, en sortit trois parchemins qu'il tendit au trésorier.

– Toi, si tu sais lire aussi bien que tu alignes tes chiffres pour voler ton semblable, tu ne devrais pas avoir de mal à déchiffrer ceci. Surtout, lis bien et à voix haute que tous t’entendent.

Le comptable les prit, les déroula et commença à lire. Le plus étonnant, bien plus que sa bouche qui s’ouvrit sans prononcer un mot et qu’il oublia de refermer, fut les variations de couleur qui s’affichèrent sur son visage. Il se décomposait à vue d’œil. Puis il se racla la gorge bruyamment avant de s’adresser au comte.

– Messire comte... Cet étranger a les meilleurs titres et par son rang, je... enfin, il... bafouilla-t-il sans parvenir à faire une phrase cohérente.

Excédé, l’homme ôta sa capuche et tous découvrirent un homme aux traits charmants mais redoutables. Une cicatrice barrait son visage sur un côté, une autre prenait naissance sur sa gorge, vierge de toute barbe et disparaissait sous son col. Ses yeux d’un bleu intense foudroyèrent le comptable.

– Je suis Cédric de Mougins-Granfeu, chevalier royal, Maître de la garde du Roi Baudouin de Jérusalem, comte d’Édesse, duc d’Antioche et Seigneur croisé de Terre Sainte d’où je reviens après la prise de la Ville Sainte par Saladin, il y a plus d’un an maintenant.

L’annonce fit plus de bruit que l’orage qui pourtant redoublait de force. Logan en perdit la voix car il venait d’insulter un noble d’une caste largement supérieure à la sienne et il trembla.

– Les documents que j’ai confié à ton trésorier, messire comte, sont mes lettres de crédit signées par le Roi Baudouin avant que la lèpre ne l’emporte, par le roi de France et la dernière émane de la duchesse, Constance de Bretagne, car j’ai décidé de m’installer sur cette terre afin de lever une autre armée et repartir me battre en Palestine.